

par Lydia Harambourg

PARIS

MICHEL AUBERT

Pour Michel Aubert, la peinture n'est jamais innocente. Face à un monde de violence, il oppose un expressionnisme austère. Le recours au blanc et au noir donne seul ce rigorisme pictural à l'unisson d'une exigence éthique.

Pour cet autodidacte, la peinture ne connaît pas de secrets. Elle seule peut faire passer ses refus, son désaccord avec l'avènement d'une ère où la place de l'homme est supplantée par des machines pensantes. La matière devient alors son interlocuteur. Il la malaxe, la violente pour lui faire dire ce qu'elle tait. Il creuse la pâte épaisse afin d'en extraire un visage, morphologie arrachée aux ténèbres pour clamer une vérité : celle de l'espérance. La guerre, la détresse humaine qu'elle entraîne, la solitude et la souffrance, Michel Aubert les exorcise avec sa peinture. Rude, authentique et sans joliesse, sans maquillage ni guenilles, celle-ci s'offre à nos regards dans une âpreté originelle. Le pinceau rageur trace les sillons où les contrastes de l'ombre et de la lumière conjurent l'immondice pour laisser poindre l'espoir.

Déire en formation, galerie Jean-Claude Riedel, 12, rue Guénégaud, 7^e. Jusqu'au 1^{er} décembre.

BÉATRICE BONNAFOUS

Loin du vacarme dispensé par les flamboyances formelles et tapageuses, Béatrice Bonnafous construit son univers dans le silence et la retenue. Son pinceau arrête la lumière à la lisière des objets, repris comme l'on reprend les mots pour les assembler différemment afin d'obtenir d'autres sonorités, un autre sens.

Dans la série de gouaches et de pigments sur papier, on revêt ces formes simples de portes et d'arcades, de coupes, de maisons mystérieuses, véritables mausolées qui gardent leur secret. La rencontre se fait naturellement. Entre notre regard et la petite Vénus enchaînée

RAPHAËL : GRÂCE ET BEAUTÉ

S'inscrivant dans la nouvelle politique artistique soutenue par le Sénat pour le musée du Luxembourg, inclus dans l'enceinte du palais du Luxembourg, l'exposition « Raphaël : grâce et beauté » renoue naturellement avec la vocation originelle du lieu créé par Marie de Médicis en rendant un hommage éblouissant à l'un des maîtres de la Renaissance italienne. Raphaël lui-même entretenait des relations privilégiées avec les ancêtres de la reine de France, qui comptèrent parmi ses principaux mécènes.

L'exposition, malgré le nombre restreint de chefs-d'œuvre réunis - 12 tableaux sur les 80 identifiés de par le monde et 8 dessins - est la première de cette importance et permet de suivre le développement stylistique de l'œuvre du maître d'Urbino grâce au choix pertinent fait par un comité scientifique international et rendu possible par les prêts consentis par les plus illustres institutions comme la cité du Vatican, le palazzo Pitti à Florence ou encore la galerie Borghese à Rome. Pour l'artiste touché par la grâce, le parti pris de plonger les salles dans l'obscurité à seule fin de faire naître des ténèbres la beauté troublante est un choix qui sera sans doute discuté. Il a le mérite de restituer le climat intemporel créé par celui qui, selon Ingres, avait posé « les bornes éternelles et incontestables du sublime dans l'art ». C'est un parcours initiatique qui est proposé pour approcher la beauté et tenter d'en comprendre l'ineffable représentation. Trois portraits sont ainsi réunis pour la première fois : *La Dama dal*



« La Velata », huile sur toile, 1516, Galerie palatine, Florence

Uocorno de 1505-1508 (galerie Borghese, Rome), *La Velata* de 1506 (galerie Palatine, Florence) et *La Fornarina* de 1518-1519 (galerie nationale d'art antique, palais Barberini, Rome), restée inachevée dans l'atelier de Raphaël à sa mort en 1520. Il était âgé de trente sept ans. Une vingtaine d'années ont suffi pour réaliser l'œuvre emblématique de la Renaissance, voire de tout l'art occidental. Les premiers portraits connus comme le *Saint Sébastien*

de 1501-1512 (académie Carracci de Bologne) et le *Christ béni* de 1506 (pinacothèque de Brescia) où la physionomie prend un sens nouveau dans l'accomplissement expressif de l'idéal classique. Côté des portraits de poètes et d'intellectuels amis comme le *Double Portrait d'André Navagero et d'Agostino Beazzano* de 1506 (galerie Doria Pamphili, Rome). L'iconographie traditionnelle est infléchi par une approche plus familière et spontanée. On retrouve un éloge à l'humanisme avec le *Portrait de Baldassar Castiglione* de 1514-1515, prêt par le Louvre comme le double *Portrait de Raphaël et un ami* de 1518. La vitalité du traitement subjectif est renforcé par le riche travail pictural comme le témoigne la *Velata* dans laquelle les historiens s'accordent à voir *Fornarina*. C'est ce supplément d'âme que ses élèves tenteront en vain d'approcher, comme montrent les différents portraits inspirés par le célèbre modèle. Les quelques dessins rappellent

l'excellence graphique de celui qui préparait ses grands ensembles décoratifs à partir d'esquisses multiples. La langue italienne emploie le mot *sprezzatura* pour désigner la bonne manière de peindre. C'est plus que cela. Il dit aussi transcendance, que nous révèle Raphaël.

Musée du Luxembourg, 19, rue de Vaugirard, 7^e. Jusqu'au 27 janvier 2002. Catalogue sous la direction de Claudio Strinati, Maurizio Rostellini et Patrizia Nistri. Skira

comme une pierre, c'est la vie qui se coule dans cette matière fertile, dense, travaillée dans la couleur sourde ou claire. Les jaunes, les rouges, les ocres bruns, les noirs et les gris laissent monter, d'un chromatisme ardent, la lumière enfouie.

Béatrice Bonnafous rêve nos destins, notre attente. Ces images, nullement anecdotiques sont à lire comme des confidences. Entre le dit et le non-dit, il y a ce temps arrêté qui oscille entre ce qui s'énonce et ce qui est ravi. En tensions discrètes qui parcourent la feuille, la couleur se confond avec la métaphore révélée et aussitôt dérobée.

La spontanéité des débuts, au milieu des années 80, a mûri. Aujourd'hui l'épanouissement

s'est intériorisé dans des petits formats. Dans cette œuvre méditative, la lumière se liquéfie jusqu'au mystère.

La Capitale Galerie, 18, rue de Roule, 7^e. Jusqu'au 1^{er} décembre.

LOÏC JOLLY

Avec cette nouvelle exposition consacrée à ses œuvres récentes, Loïc Jolly, « d'une figure à l'autre », reste fidèle au travail sur papier. Cet art de virtuose n'a rien de superficiel. Le trait mordant, incisif, arrête le motif avec une évidente passion à témoigner de la vie. Mêlant l'encre, la gouache, l'aquarelle, le pastel, les crayons, le lavis et l'huile, l'artiste excelle à transmettre un sujet pris dans la rue en un instant d'éternité.

L'être humain est au centre de son discours plastique. Aux pulsions graphiques répondent les éclats chromatiques pour arra-



Loïc Jolly, « Figure », technique mixte, 2001 (galerie Arcade Colette)

cher à l'espace du support au moment de vie, une présence troublante. Il n'y a aucun détail mais des moments de vie saisis au plus fort de leur intensité expressive. Tel mouvement ou telle attitude s'allie à l'harmonie de la palette comme à l'exactitude du dessin. Dans certains dessins au brou de noix, à peine relevé de quelques touches blanches ou colorées, la lumière ajoutée au modelé dans l'absence volontaire de description. Les nus féminins offrent cette sensualité que nous connaissons avec peut-être aujourd'hui davantage de liberté picturale.

Galerie Arcade Colette, jardin Palais Royal, 155, galerie de Valenciennes, 17, rue de Valois, 7^e. Jusqu'au 8 décembre.